

Cahier du sud n° 144, 1^{er} oct. 1932

<https://www.retronews.fr/journal/les-cahiers-du-sud/1-octobre-1932/717/2723059/1?from=%2Fsearch%2F%23allTerms%3D%2522maurice%2520henry%2522%26sort%3Ddate-asc%26publishedBounds%3Dfrom%26indexedBounds%3Dfrom%26tfPublicationsOr%25B0%25D%3DLes%2520Cahiers%2520du%2520Sud%26page%3D1%26searchIn%3Darticle%26total%3D14&index=9>

Chroniques

L'EXPOSITION PICASSO

Un événement mémorable dans l'histoire de la peinture moderne vient de se produire à Paris, sous la forme d'une grande Exposition Picasso¹ qui groupe plus de deux cent cinquante toiles parmi les plus célèbres du peintre espagnol. Événement mémorable en effet que celui qui nous fournit l'occasion de jeter un long regard sur l'ensemble si divers d'une telle œuvre. Sous nos yeux c'est le déroulement d'un monde infiniment plus immense que celui qui nous est offert entre chaque battement du cœur, entre chaque battement de paupières, entre l'éveil du matin et l'assoupissement du soir. Mais attention ! Nous ne sommes pas ici dans le domaine du sommeil, dans le royaume des fées, dans les riches ténèbres du subconscient, nous sommes sur la terre ferme, avec nos yeux bien ouverts, moins ouverts sans doute que ceux de Picasso lui-même : nous sommes devant les tableaux d'un peintre. Mais quel peintre ! Rien de commun, bien entendu, avec les jongleurs de pâte, les lécheurs de paysages, les architectes de la toile. Picasso n'est ni un interprète du monde extérieur, ni un copieur de rêves, c'est un créateur ; quand je dis créateur, je n'entends pas qu'il a su réaliser avec de la couleur et du courage des objets jolis, décoratifs, étranges ou tout ce que vous voudrez, je veux exprimer qu'il a essayé, qu'il essaye toujours de comprendre le monde, de s'identifier à lui, de se battre avec ses formes et sa matière, enfin de jeter sur une surface plane ce qu'à cet instant-là, il a saisi. C'est fait ; il n'y croit plus : le tableau est mort pour lui. Il le jette en pâture aux hommes. Et il rentre dans la bataille. Toute sa vie fut dans ce drame. Soyez sûrs que tout cela dépasse de beaucoup l'esthétique et ce que les critiques d'art appellent en se gargarisant les problèmes de la couleur, les rapports entre lignes et volumes, enfin tout ce qui a empoisonné la peinture depuis l'invention du cubisme.

Picasso, dans son avide désir de tout comprendre, de tout connaître, a réalisé une œuvre si grande que toutes les interprétations en ont été possibles, et qu'elles ont toutes été vraies, sous un certain angle ; mais — fait significatif — ce sont les critiques d'art qui se sont tenus les plus éloignés de l'essence même de ces perpétuelles recherches. Christian Zervos a rapporté une parole du peintre qui illustre parfaitement le drame dont je parlais : « Chaque fois que j'entreprends un tableau, j'ai la sensation de me jeter dans le vide ». L'angoisse de la chute, elle est sensible dans chaque dessin, dans chaque tableau ; le vertige de l'inconnu, ou plus exactement de l'inconnu du connu nous saisit nous aussi. Jamais satisfait, toujours en mouvement, Picasso, dans toutes ses œuvres, depuis les plus anciennes a cependant créé des objets, des paysages, des personnages extraordinairement immobiles ; il semble que la vie, le temps s'y soient arrêtés, cristallisés, et que les plus fougueuses tempêtes ne parviendraient pas à déplacer d'un millimètre l'arrangement terriblement parfait des formes et des couleurs, quels que soient les moyens matériels mis en œuvre — et l'on sait avec quelle maîtrise Picasso

¹ Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze, Paris.

s'est servi des techniques les plus différentes, huile, gouache, aquarelle, pastel, crayon, fusain, gravure ; la sculpture même ne pouvait pas ne pas le tenter, et l'exposition des galeries Georges Petit nous en fait voir quelques-unes empreintes d'une audace et d'un lyrisme fulgurants.

Je disais que Picasso n'était pas un copieur de rêves. En effet il n'idéalise jamais et c'est là la pierre de touche de son génie créateur ; il rejette délibérément tous les éléments favorables, les oripeaux faciles du pittoresque, de l'atmosphère, tous les trompe-l'œil, pour ne se préoccuper que de la réalité profonde de ses sujets, et, à travers ceux-ci, du monde. Car ces sujets sont pris dans le monde sensible, tels que les peintres les plus imbéciles et les plus dépourvus d'imagination les choisissent. Faire ce que Picasso a fait d'une femme étendue, d'un nu, d'une figure, d'un musicien, de baigneuses, de natures mortes banales et classiques semble une gageure.

Mais visitons l'exposition. A gauche du large couloir qui, l'escalier monté, nous mènera à la peinture proprement dite, une salle nous offre d'abord un choix d'eaux-fortes et de dessins illustrant *Cirque et Saltimbanques*, le *Chef d'Oeuvre inconnu*, et cette édition des *Métamorphoses* d'Ovide parue il y a quelques mois et qui fit grand bruit ; illustrer les *Métamorphoses*, quoi de plus passionnant, et qui pouvait le faire mieux que Picasso, le peintre à métamorphoses ? Il a apporté là son trait le plus sûr, son inspiration de violence qui est inhérente à son oeuvre immense. Puis, tandis qu'à droite une porte nous attire comme un aimant vers un gouffre de couleurs éclatantes, résistons à cette force pour parcourir, à l'opposé, une suite de salles de «Différentes grandeurs où revit sous nos yeux la jeunesse du peintre, les toiles qui furent exposées à la Galerie Vollard, à Paris en 1901, lors de la première manifestation Picasso ; l'époque bleue 1903-1904, avec ses saltimbanques, sa *Femme au corbeau*, l'époque nègre 1907, puis le passé des jours sans pain de la rue Ravignan, et la naissance du cubisme, 1910-11-12-13 et 14, les trouvailles importantes de l'introduction des lettres et des collages dans le tableau. Une atmosphère poussiéreuse de musée silencieux semble roder le long des murs, mais quelle puissance de dynamite chaque peinture porte en elle ! Avec amour, avec un désir de compréhension infini, Picasso a recomposé les objets les plus banaux de ces natures mortes, abondantes pendant cette période, la pipe, la guitare, la carte à jouer, et les a magnifiés au point qu'ils demeurent maintenant les symboles du cubisme.

Disons, avant d'aller plus loin, que les organisateurs de cette exposition ont mélangé les époques, hormis celle, capitale, du cubisme proprement dit. Il ne faut point les en blâmer. Picasso est assez célèbre pour que les visiteurs se rendent facilement compte, en dépit du désordre, de l'évolution chronologique de son oeuvre. Et surtout, ainsi présentés, les tableaux nous donnent le saisissant spectacle de la variété d'inspiration de ce peintre qui, à 52 ans, poursuit inlassablement ses recherches dans les domaines inexplorés avec une jeunesse et un enthousiasme stupéfiants.

C'est enfin la grande salle impatientement gagnée, lumineuse de mille couleurs, écrasante d'audace. Le soleil qui nous reprendra dans la rue, tout-à-l'heure, ne nous apprendra plus rien. Voici les *Baigneuses devant la mer* (1923), une des rares compositions où Picasso a saisi et immobilisé, comme l'instantané photographique, le mouvement rapide d'un des personnages ; voici les colossales femmes de pierre rose, voici les fameux *Trois musiciens* dans leurs deux versions. Voici la monstrueuse et

magnifique baigneuse de 1931, monument sculpté devant la mer, monument qui paraît représenter le point culminant dans la déformation de la figure humaine — mais Picasso, nous le savons, n'a jamais dit son dernier mot ; voici, de la même époque, le baiser cruellement sensuel des baigneurs sur la plage, et enfin toute la floraison des arabesques de 1932, presque uniquement inspirées de personnages féminins, femme lisant, femme couchée, femme endormie, etc... Les couleurs sont plus brutales que jamais, les formations plus hurlantes, les lignes plus rudes.

Que Picasso nous réserve-t-il ? C'est avec plus de curiosité que jamais, plus d'émotion que nous attendons, après avoir parcouru cette admirable rétrospective, les prochaines inventions du plus grand peintre de notre temps.

Maurice Henry